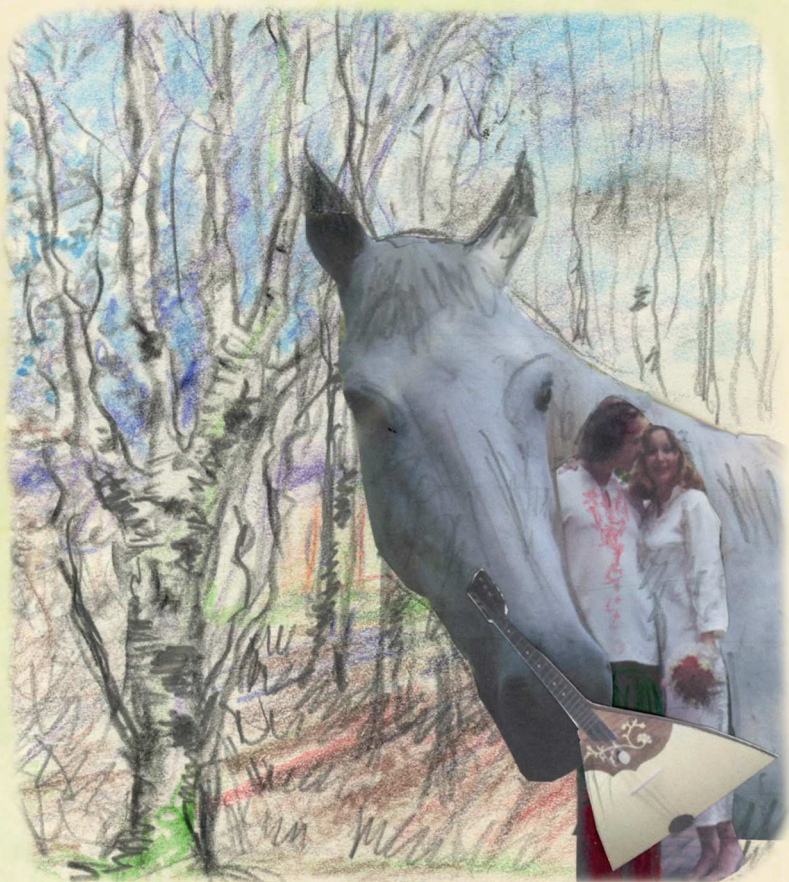




Amour, Kviss et Balalaïka

Jean-Luc Raillet Demarche



Jean-Luc Demarche

Amour,
Kviss et Balalaïka

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 9-782-8121-8750-6

Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

CHAPITRE 1

Les premières neiges commençaient à blanchir la vallée de la Volga. Le petit cheval d'Afanassi Antov glissait sur la fine couche blanche, mais sa vitesse ne se modérait pas pour autant. Afanassi Antov l'avait, lui même, mis au monde deux ans plus tôt dans le froid de décembre. Et dans le village, on n'avait jamais vu un cheval montrer un plaisir aussi évident quand tombaient les premiers flocons. Il se roulait volontiers dans la neige, et l'envie pouvait lui prendre qu'il fut monté ou non. Tant pis alors pour son cavalier. Seul Afanassi le maîtrisait suffisamment pour qu'il ne s'avisât jamais à l'envoyer au sol.

On était à la mi-octobre et le petit village résistait encore à la lente invasion de la neige par le bois noir de ses maisons, l'ocre ou le rouge de leur porte. Afanassi poursuivit son galop jusqu'à la maison centrale devant laquelle un porc cherchait, dans les immondices, son repas en grognant.

Afanassi sauta de cheval et le laissa poursuivre son galop furieux pour avoir été cravaché. Il poussa la porte du poing, trouva Polia Mikhaïlovna qui gémit aussitôt.

– Tu me rendras folle Afanassi Antov, fils de vagabond. Tu ne peux pas entrer ici sans ébranler la maison ! Sans faire plus de bruit que la Volga à la fin de l'hiver !

– Petite mère, je te demande pardon. Tu n'as pas vu Nioucha ?

Afanassi Antov était un colosse puissant et violent, au visage un peu cabossé au regard noir cruel. Dans le village, on le craignait pour ses humeurs aux conséquences cataclysmiques. Mais devant Polia, il était décomposé, maladroit. Il se sentait comme responsable vis à vis de ce petit être chétif, toujours en train de geindre un peu comme s'il lui avait pris de la force et de la santé. Et puis, c'était la mère de Nioucha.

– Sainte Mère, qu'en as tu fait ? Demanda Polia Mikhaïlovna. Salaud, ma fille... On dit que les Cosaques de l'Oural sont entrés dans Oufa. Dieu sait ce qu'ils nous feront s'ils viennent jusqu'ici.

– Mais je suis là, petite mère !

– Pauvre fou !

– Nil aussi est là et puis les autres. Boria et ses trois fils, Satine Nicolaïevitch...

– Va t'en ! Retrouve la ! Nil te tuera si tu ne la retrouves pas !

Polia referma la porte et hocha tristement la tête. Elle s'assit sur le banc, tout près du trou dans le mur, couvert d'une vessie de porc tendue et regarda au dehors. La neige s'était arrêtée de tomber. Là bas, à la sortie du village Afanassi Antov frappait sa monture qui gravissait à toute allure le petit chemin rejoignant la Volga.

Les Toucharine n'aimaient pas beaucoup Antov, mais il leur était dévoué et Nil pouvait lui demander

n'importe quoi. Il savait que le gaillard ferait le maximum pour le lui procurer. En ces périodes sanglantes, quand chacun tuait pour s'approprier un bien indu ou pour un mot mal compris, quand les tribus nomades au Sud et les Polonais au Nord rêvaient d'investir la Russie, la force physique était un bien inestimable, la violence et la cruauté dissuasive quasi une bénédiction.

Polia se saisit du pot de kviss et en but une longue gorgée. Puis levant la tête vers le crucifié dont la croix était clouée sur la cheminée :

– J'ai si froid en dedans ! dit-elle. Je n'arrive plus à me réchauffer. Seigneur ! Et l'hiver va encore être si long !

Elle se servit encore, mais dans un gobelet, une bonne rasade de kviss. La pièce sentait fort l'herbe acide avec laquelle les hommes faisaient cette boisson alcoolisée.

Là bas dans la vallée, on avait trouvé, la veille, le corps glacé de Sonia, la bienheureuse qui habitait seule dans la forêt de bouleaux et qui aurait dû se rendre dans le village pour y passer l'hiver.

– Sadoviev l'a trouvée nue, près de ses vêtements. C'est lui qui l'a rhabillée. Le vieux porc ! Dieu sait ce qui a pu se passer !

Elle jeta un morceau de viande dans l'eau qui bouillait dans la cheminée et revint en gémissant jusqu'à la fenêtre.

– C'était une vieille femme à l'esprit dérangé ! dit-elle encore.

La porte s'ouvrit et Nil Grégorievitch Toucharine entra suivi du vieux Sadoviev et de Satine

Nicolaïevitch Kourski. Nil était un homme grand et son visage exprimait une certaine noblesse. Il paraissait beaucoup plus jeune que sa femme qui pourtant était sa cadette et si on sentait en lui une grande détermination à vivre, chez Polia, on ne distinguait rien. On aurait dit qu'elle avait toujours été la même, sans passé et sans lendemain.

– Nos deux amis ont faim, femme et nous avons à parler !

– Nos deux amis ont faim ! Railla Polia, il faut nous faire manger, femme ! Tous les hommes sont comme toi, Nil. Ce sont des ventres. Ils ne savent que manger ou pisser contre les portes. Ou alors, ils hurlent du matin au soir et se battent comme Afanassi !

– Afanassi Antov s'est encore battu contre un des fils de Borinine, dit Satine Nicolaïevitch en se laissant tomber sur le lit étroit, couvert d'une belle peau de chèvre.

– Il faut faire quelque chose, Nil, cet imbécile s'oppose à tous tes projets d'unité, de camaraderie.

Kourski était aussi un fort gaillard mais moins grand que Nil et plus trapu.

– Que faire ? répondit Nil. Que faire ? Si nous voulons montrer l'exemple, nous devons faire preuve de modération !

– De la modération, rugit Sadoviev, mais c'est avec de la modération que le peuple russe se fait dévorer par le polonais. Donne-le moi... Nil, mon petit Nil, notre bon chef, donne-moi ce grand imbécile et tu verras que je lui couperai les oreilles !

Le vieux Sadoviev, assis sur le banc, ruait comme un jeune cheval enragé de se sentir captif. Il avait une

longue barbe blanche et son visage était plus ridé qu'il n'avait d'années. Et d'années, il en avait plus qu'un homme cultivé savait compter. Ce qui ne l'empêchait pas de lutiner les jeunes filles et de les trousseur pourvu qu'elles ne fussent pas farouches.

Il avait eu trois femmes, mais, elles avaient eu la peau moins coriace que lui. Peut-être les avait-il trop fatiguées en tentant avec acharnement de tromper leur stérilité, car il n'avait pas eu d'enfant. Pourtant, il était vaillant ! Ne disait-il pas partout où on l'écoutait, qu'il n'avait jamais, même à son âge, connu de défaillance.

– Nil, il faudra peut-être faire un exemple : Les hommes sont nerveux. Ils sont moins turbulents que Afanassi Antov mais, hier, il y a eu encore deux morts devant chez le potier. Et qui dira pourquoi ? La vieille Sonia est morte. Et nous savons que ce n'est pas de mort naturelle ! Elle a été assassinée. Nous le savons tous ! Tu es notre chef Nil, et tous t'admirent et te respectent.

– L'hiver arrive ! Les jeunes hommes seront moins belliqueux ! Assura Nil.

– Quoi, moins nerveux ? Tu te trompes : les hommes vont engraisser comme des vaches, ils voudront se dépenser. Je n'ai jamais connu d'hiver sans enterrer un mort. Et moi, je suis comme le cheval d'Afanassi : La neige me rend fou ! S'agitait Sadoviev. Quand il commence à neiger, toutes les femmes sont belles. Je te le jure, Nil ! Même ta Polia, ami ! Et j'ai envie de prendre femme et encore une et une autre encore. Pourquoi se priver ? Qui nous enterrera ?

– Sale vieux, dit Polia. Sale vieux qui pourrait être notre père à tous ! Que je ne te vois jamais tourner autour de notre Nioucha.

– Et pourquoi pas, petite mère ? Répondit-il, en tournant autour de la vieille, grimacier comme un démon. Tu deviendrais mamouschka ! Tu me ferais des gâteaux d’orge et du poisson cuit avec du kviss ! Et moi, je lui ferais un petit loupriot à ta Nioucha.

– Nil ! cria Polia. Nil Grégorievitch Toucharine, tu devrais le tuer pour ça !

– Taisez-vous tous les deux, gronda Nil en frappant sur la table. Et toi Polia Mikhaïlovna donne nous du kviss et tais-toi ! Il faut que nos hommes continuent à cultiver la terre. Il n’y a pas de peuple riche, de village riche qui n’ait domestiqué la terre. Le gibier ne suffit pas en hiver !

– Mais Nil, les hommes sont d’abord des guerriers, surtout, uniquement des guerriers ! Et, toi, tu veux en faire des moujiks. Tu veux les domestiquer comme des chiens ou comme des femmes ! cria Kourski.

– Les hommes, en tout cas la plupart, étaient des paysans. Ils demandent à vivre en paix, à prospérer.

Soupira Nil. Ils veulent que leurs enfants deviennent des hommes et ils veulent que ces hommes-là soient plus heureux qu’ils ne le sont. Leur bonheur, leur tranquillité, ils les veulent dans l’avenir qu’ils espèrent pour leurs enfants. Toutes les mères veulent ça, Kourski ! Quand les hommes ont faim, quand ils voient leur femme et leurs enfants affamés, ou mourir de faim comme j’ai vu mon frère, ils vont dans les fermes. Et alors, ils volent et ils tuent. Ensuite, d’autres guerriers viennent, et ils tuent, à leur tour, en disant qu’ils se vengent.

– Tu n’empêcheras pas d’autres guerriers de venir nous attaquer !

– C’est pour ça qu’il faut que nous soyons unis, d’avantage encore, et sûrs de notre droit, confiant en la force de notre village. Le chacal dans son antre vaut cent loups égarés !

Cependant Âfanassi Antov galopait comme un enragé. Il atteignit les bords de la Volga et poussa son cheval dans l’eau qui grondait. Au gué de l’ours, il y avait un banc de sable qu’il était prudent d’atteindre pour traverser le fleuve. En amont, bon nombre d’impétueux Cosaques avaient péri noyés pour avoir voulu montrer de l’habileté et du courage en méprisant les conseils de prudence des anciens. Dans la plaine, on disait volontiers que le gué de l’ours était beaucoup plus large depuis quelques années et qu’il était fait du corps de tous les imbéciles qui avaient voulu narguer le fleuve en amont. Mais Afanassi Antov avait déjà accompli cet exploit et il ne redoutait rien au monde, rien que l’indifférence de Nioucha.

Il remontrait ainsi le fleuve jusqu’à l’endroit où il avait perdu Nioucha de vue. Puis, au lieu de prendre le chemin du village, il irait vers la montagne. Ainsi, aurait-il parcouru les trois voies possibles.

Elle montait une jument toute jeune et inexpérimentée et pourtant, elle était parvenue à le semer. Mais ce n’était qu’à la faveur de leur rapport de poids. Cependant, le cheval d’Âfanassi était beaucoup plus résistant.

Il abandonna le fleuve comme à regret. Car, la Volga l’avait toujours fasciné. C’était un adversaire à sa taille, puissant et infatigable. Mystérieux.

Insondable, profond comme les femmes qu'il ne comprenait pas bien mais qu'il respectait. Il enfonça ses talons dans les flancs du cheval et pénétra dans l'épaisseur du bois de bouleaux. La neige y était rare. Mais le froid y était vif, comme condensé, emprisonné. Il pensa à Sonia. Personne ne pouvait vivre seul l'hiver dans cet endroit. Et c'est en voulant échapper à cette règle naturelle qu'elle était morte.

Il frissonna et pensa que Nioucha était une garce. La nuit tombait et rien n'indiquait qu'elle était encore dans le bois et cependant il ne pouvait rentrer sans elle. Pour le village, ils étaient destinés l'un à l'autre. C'était la plus jolie fille qu'il n'avait jamais vue. Sa chevelure était noire et brillante comme la pelisse d'un ours. Et quand elle riait, elle montrait sa bouche et ses dents d'une façon si innocente tout en cambrant son corps qu'Afanassi sentait qu'il deviendrait fou si elle lui résistait trop longtemps. Quand son désir devenait incoercible, il allait chez Vélania et il la prenait tandis qu'elle faisait des pots sur le grand tour que son mari, le cordonnier, lui avait fait. Mais Vélania était une garce et son mari, un vermisseau qu'il aurait écrasé d'un coup de poing s'il avait trouvé à y redire. Et puis il y avait d'autres femmes encore. Quand le désir le prenait, mieux valait qu'aucune jupe ne se trouve sur son chemin.

Un jour, l'envie l'ayant pris dans la forêt, il était entré chez la vieille Sonia et il l'avait poussée sur son grabat. Elle n'en avait jamais parlé et n'en avait jamais fait la moindre allusion aux hommes, ni le moindre reproche, à lui-même. Il était comme ça, Afanassi, et s'en trouvait bien. Un animal ! Puisque la nature le voulait ainsi !

La forêt s'éclaircissait. Et tout à coup, il eut l'impression d'une présence tout proche. Le silence était devenu oppressant. Dans les fourrés, tout près de lui, quelque chose vivait. Un ours ? Il décrocha son arc qu'il avait en bandoulière et l'arma. Soudain, il la vit. Debout sur une grosse branche horizontale. Nioucha le regardait venir à elle, les mains sur les hanches, le menton levé, l'air hautain.

– Voilà le grand Afanassi Antov fils de Mongols, plus fort qu'un ours mais plus lourdaut qu'un bœuf et qui bande son arc quand il cherche une fille.

Il poussa son cheval jusqu'au pied du bouleau. Il voyait les mollets de Nioucha, ses genoux.

– J'ai entendu du bruit tout près d'ici, Nioucha ! Tu es imprudente !

– C'est Lika ma jument !

– Tu m'attendais ? Et si je n'étais pas venu ?

– Nioucha n'a besoin de personne et le village n'est pas loin !

– Nioucha, je suis à tes pieds : saute dans mes bras !

– Je m'en garderais bien ! Dit-elle en riant. Tu es plus maladroit qu'un jeune chiot. Va me chercher ma Lika !

Afanassi mit pied à terre et courut jusqu'au fourré que lui montrait Nioucha pour ramener Lika. Puis, revenant sous le bouleau, il lui tendit les bras, et elle s'y laissa tomber. Ils rirent tous les deux. Mais Afanassi, d'instinct, resserra son étreinte.

– Dépose moi, maintenant ! Commanda-t-elle.

Il força son rire pour la garder encore un peu contre sa poitrine. Son sang bouillait. Un certain

respect de la femme qu'il aimait s'estompait dangereusement.

– Dépose moi ! Répéta-t-elle furieusement.

Il soutint son regard pendant un instant, en matière de jeu. Mais il y avait toujours eu, en elle, une certaine force qu'il ne comprenait pas, mais qui le dominait.

– Ne te fâche pas, Nioucha !

Il la posa avec beaucoup de douceur et elle bondit vers Lika qu'elle enfourcha. Elle piqua, tout de suite, des deux. Et le cheval jaillit avec nervosité en s'éloignant du village.

– Nioucha, arrête-toi ! Il faut rentrer : petite mère Polia t'attend !

Afansssi Antov attrapa son cheval par le mord décrivit une orbe aérienne au dessus de l'encolure de la bête, atterrit sur son dos.

– Nioucha !

La nuit tombait vite. Et dans le bois, on pouvait faire toute sorte de rencontres. Des pillards Tatars y rodaient par petits groupes.

Nioucha sortit, tout à coup, son cheval du chemin et pénétra dans l'épaisseur de la forêt. Antov la rattrapa, se saisit des brides de Lika.

– Regarde ! Dit-elle.

Derrière des lierres et tout près d'un ruisseau, il y avait une petite cabane au toit de chaume et de terre, à moitié écroulée.

– C'était la maison de Sonia ! dit-elle.

– Oui, bien sûr ! Et alors ?

– Viens approchons-nous quelques instants seulement. Sonia était une guérisseuse merveilleuse. Elle

m'a soignée quand j'étais une petite fille. Elle soignait aussi les animaux. Quand Lika est née, sa mère est morte et Lika serait morte aussi sans Sonia. Elle connaissait toutes les herbes. Elle était très bonne. Dans sa cabane, Il y avait un grand chaudron en cuivre dans lequel elle préparait ses potions. Viens allons le voir, dit-elle.

Ils mirent pied à terre et attachèrent les chevaux. La cabane était très petite. Elle comportait deux trous : l'un pour l'évacuation de la fumée, l'autre pour la porte. Pour assurer un médiocre hermétisme, on l'avait encroûtée de terre.

Nioucha posa la main sur la porte et celle-ci s'ouvrit avec violence. Elle se sentit tirer en avant, tandis que deux hommes venant de l'extérieur se jetaient sur Afanassi Antov. Ils avaient la face jaune et plate. L'un d'eux avait une moustache extrêmement fine et longue et son visage gardait une sorte de rictus cruel. Toute sa personne portait une assurance, une conviction de puissance, d'invulnérabilité. Il porta le premier coup avec son épée, mais Afanassi l'évita et la lame s'enfonça dans les rondins de la cabane. Son visage était tout près de celui d'Afanassi et ses petits yeux noirs et fendus le regardèrent le temps d'une étincelle avec une attention, une concentration étrange qui paralysèrent Antov. Le Tartare prit le temps de lâcher son épée et de frapper Afanassi au visage de son gros poing bagué. Afanassi perdit l'équilibre et chuta sur une souche ce qui, sans doute, le sauva de l'épée que le deuxième Tartare lui aurait passée à travers le corps.

Mais Afanassi Antov se ressaisit vite et décrocha de sa ceinture une hache à double lame qu'il lança à la volée. Le deuxième Tartare, qui était le plus

proche, se précipitait déjà avec un rictus de victoire. Ce fut lui qui reçut la hache en plein thorax où elle resta fichée. Dans la cabane, Nioucha devait se débattre furieusement contre son agresseur car la mesure en tremblait et on entendait Nioucha crier tandis que son agresseur riait d'une voix retentissante en poussant des « Sdrastwujte moj sjerdzjenja ! » (Bonjour mon petit cœur) sur un ton moqueur.

Dehors le combat se poursuivait. Afanassi Antov était plus fort mais plus lourd et plus maladroit. Son agresseur, bien qu'il fût de bonne taille, esquivaient bien les coups et on aurait dit qu'il s'amusait et qu'il était sûr de la victoire. Afanassi Antov aurait souhaité le saisir à bras le corps. Mais l'autre, qui s'était réarmé de son épée, le maintenait à distance. Afanassi ripostait avec un court poignard. Tout à coup, le Tartare, poussant un énorme hurlement, fonça lame en avant, un peu trop sûr de lui. Afanassi repoussa le plat de la lame avec l'avant bras mais si violemment que son **agresseur** effectua, et bien malgré lui, un demi tour. Antov lui plongea sa lame dans la nuque, la ressortit, frappa au niveau des reins. Puis, reprenant sa hache plantée dans le thorax du premier Tartare qui râlait, il se précipita dans la cabane, Nioucha était au sol. Elle ne bougeait pas. L'homme était debout devant elle. Il paraissait énorme. Sa chemise en cuir s'était ouverte et une toison abondante jaillissait de sa peau fuligineuse. Sa face était noire de crasse et à son cou pendait une rangée de crocs. Afanassi ne chercha pas à comprendre si l'ivoire, qu'il portait en collier, avait une provenance humaine ou animale, il balança sa hache qui trancha nette la tête de son adversaire. Nioucha se dressa sur un coude.

– L'imbécile ! Cria-t-elle. Tu as vu sa face hideuse, Antov ! Je n'ai jamais vu un homme aussi effrayant.

Il l'aida à se relever, mais elle retomba sur le lit de Sonia.

– Ce sont des gens comme eux qui l'ont tuée. Ce sont eux, peut-être !

La faible lueur crépusculaire éclairait l'intérieur de la petite chaumière.

– C'est là qu'elle vivait ! dit Nioucha. Tu vois son chaudron ?

– C'est une cuve magique ! Il faudrait la ramener au village. Peut-être quelqu'un saurait-il l'utiliser !

– C'est l'herbe qui fait le potion, pas le chaudron, répliqua Nioucha.

– Moi, je dis, répéta Afanassi, buté, que ce chaudron n'est pas ordinaire !

Tout en parlant il se frictionnait le bras et finit par s'asseoir près de Nioucha.

– Tu es blessé ?

– Non ! Le Tartare m'a frappé avec le plat de son épée. Mais Je lui ai fait passer l'envie de recommencer ! Dit-il en riant.

– Montre ! Elle dégagea son bras. Il était enflé et un énorme hématome s'étendait sur toute la face dorsale de son avant bras.

Il respira l'odeur de ses cheveux, sa peau qui sentait le miel. Sur son bras, elle faisait courir ses doigts en petites impressions légères et comme courroucées, nerveuses et précises.

– Nioucha, je t'aime ! grogna-t-il.

– Je sais, je sais ! Je t’aime aussi, Afanassi Antov !
Tu es mon grand frère !

– Nooon ! Je ne veux pas être ton grand frère, Nioucha Nilkovna Toucharine. Je veux être ton homme. Nil et Polia, tes parents, le veulent aussi !

– Fiche moi donc la paix ! répliqua-t-elle en se levant.

– D’ailleurs il est temps de rentrer au village.

Il lui saisit le bras, s’accrocha à elle.

Elle lui fit face. Son beau regard noir devenait dur, impitoyable. Sous sa robe jaune qui moulait trop son corps, ses muscles se bandèrent. Elle était farouche et Afanassi la désira ardemment.

– Nioucha, je t’en prie ! Ecoute !

Et comme elle résistait, il tira plus fort et elle perdit l’équilibre, tomba sur lui. Ses cheveux couvrirent le visage de l’homme et l’affolèrent.

– Oh Nioucha ! Nioucha ! murmura-t-il.

*

*

*

Le Comte Boris Nicolaïevitch Volgograd Tounareff repoussa le domestique qui venait prendre sa cape et son épée. Il était de très méchante humeur, et à la cour du Czar une certaine agitation faite de rancœur et d’héroïsme romanesque partageait les jeunes boyards.

Le Comte Boris grimpa vivement le lourd escalier en marbre du Palais de son père au son des balalaïka dont jouaient, en permanence, trois musiciens dans le grand hall d’entrée. Il s’arrêta un instant devant la monumentale glace du palier, réajusta sa tenue, car

son père détestait le laisser-aller vestimentaire. Selon lui, l'aspect extérieur augurait de la maîtrise ou non de la pensée et des sentiments. On ne pouvait pas défendre raisonnablement un parti et dominer sa fougue, si on ne parvenait pas à assujettir sa tenue.

Le Comte Boris avait trente ans. Ses cheveux blonds et bouclés, il les devait à sa grand mère polonaise, ainsi sans doute, que ses yeux bleus. Il était haut de taille. Il était aussi trop aimé du Czar pour que les grands de la Cour oublient, un seul jour, de rechercher son amitié.

Ivan IV avait aussi beaucoup d'estime pour son père, Nicolaï Volgograd Tounareff, général de ses Armées. Nicolaï Volgograd était aussi un grand législateur dont le savoir faire avait conquis le « Rassembleur du Peuple Russe ».

Le Czar voyait en Boris Tounareff la quintessence de l'aristocratie qu'il aimait, celle qui était, de son point de vue, très représentative du peuple russe à l'étranger. Il l'aurait volontiers envoyé comme ambassadeur en Pologne, et même en France. Mais, aux yeux de ses détracteurs et même à ceux de Boris, cette distinction aurait ressemblé à un exil.

Boris parcourut à grandes enjambées le palier du premier étage et se présenta devant une grande porte double en chêne noir sculpté. Puis aspirant l'air profondément, il poussa le lourd panneau. Nicolaï Volgograd Tounareff leva sa belle tête chenue, repoussa Fichta, la chatte Birmane qui s'éloigna en grognant.

– Je ne vous ferai pas l'affront de vous prier de sortir et de frapper, Boris. Peut-être le devrais-je pour vous obliger à retrouver votre calme ! Dit-il.

– Excusez moi, Père, je suis révolté.

– Inadmissible !.

– Père, comment pouvez-vous m’envoyer à plusieurs centaines de virsts (anciennes verstes) sans me consulter ?

– Depuis quand un père consulte-t-il son fils ?

– Mais Père nous ne sommes plus au « bon vieux temps » où un garçon, et quel que soit son âge, n’avait pas droit... à la réflexion, si j’ose dire.

– Boris Nicolaïevitch, avez-vous bu du kviss ? Je vais rabaisser votre lanterne. Dans cette maison et aussi longtemps que j’en serai le maître, il n’existera pas de « bon vieux temps » comme vous dites, ni d’idées nouvelles. Nous nous conformerons à la tradition.

– Que vous subordonnez à votre volonté ! Se révolta Boris.

– Que je subordonne, à l’occasion, à mes caprices...ou à la raison dont visiblement vous êtes dépourvu ! Renchérit le vieux noble.

Il se leva, marcha vers son fils. Il était grand comme son fils, mais plutôt maigre. Et cette maigreur, il la portait plutôt bien. Elle accentuait sa noblesse. De toute sa personne, d’ailleurs, s’exhalait une distinction, un raffinement, un hiératisme, parce qu’il était le symbole de ce que le mot noble représentait de plus pur.

– Ivan IV a décidé de pourchasser tous ceux qui ont tenté de s’emparer de sa vie à travers toute la Russie. On a comploté contre lui. Tous les boyards concernés ont été abattus !